

L'accessibilité des formes *nous parlons* en français vernaculaire: un programme de recherche sur la grammaire des enfants

Benjamin Massot
LMU München

benjamin.massot@lmu.de

Colloque AFLS 2015, CRISCO, Caen, 17-19 juin 2015

Notre communication présente un programme de recherche sur la grammaire des enfants dans la problématique de l'apprentissage/acquisition du français standard. Ce programme est inspiré et formulé dans les termes de l'hypothèse radicale d'une diglossie en français (Massot et Rowlett éd. 2013). Il trouve une première expression dans Barra Jover (2013), qui peut servir de base pour toute étude sur un point de grammaire où français standard (FS) et français vernaculaire (FV) contrastent.

Le point qui nous préoccupe ici est l'expression de la personne 4. En français, elle peut être exprimée par les formes du type *nous parlons* (clitique sujet *nous* et verbe accordé en conséquence), et par celles du type *on parle* (clitique sujet *on*, verbe à la même forme qu'à la troisième personne du singulier), ci-après respectivement les formes *nous* et les formes *on₄*.

Nous rappellerons d'abord brièvement comment la distinction entre notre *on₄* et le *on* indéfini de troisième personne a été justifiée dans la littérature (cf. par ex. Grafström 1969, Muller 1970, 1979, Söll 1983, Geckeler 2004). Puis nous justifierons de limiter notre sujet à l'étude de la grammaire des enfants dans la période pertinente pour leur apprentissage du FS.

Dans l'hypothèse d'une diglossie, on fait naturellement l'hypothèse d'une répartition stricte entre *nous* et *on₄* et :

(1) a. *nous* est l'expression de la personne 4 du français standard (FS), *on₄* est celle du français vernaculaire (FV)

b. *on₄* est étranger au FS, tandis que *nous* est étranger au FV

Nous discuterons en détail des conséquences de ce programme de recherche sur la formulation des problématiques, et sur la mise au point de méthodologies adéquates pour produire des données interprétables dans le cadre des hypothèses admises.

Pour le cas de la personne 4, quel savoir est souhaitable, et comment l'obtenir, pour évaluer l'accessibilité des formes *nous* chez les enfants ? Au moins les scénarios suivants peuvent être pris en compte : (i) les formes cibles sont parfaitement inconnues, les enfants, pour ainsi dire, ne les comprennent pas, elles ne sont pas présentes dans leur grammaire ; (ii) les formes cibles sont connues en compréhension (nous dirions presque *en réception*), c'est-à-dire que les enfants les interprètent correctement quand ils y sont confrontés, mais qu'ils ne peuvent pas les produire par eux-mêmes ; (iii) les formes cibles sont complètement intégrées, maîtrisées.

Dans le but d'étoffer les résultats obtenus par Pasqué (2013), nous souhaitons approfondir les questions suivantes. (i) D'après notre interprétation de Pasqué 2013, les enfants de CP comprennent au moins à un niveau minimal les formes *nous*, sans pour autant pouvoir les produire. Est-ce que les enfants pré-scolaires montrent une compréhension encore moindre de *nous* ? (ii) Si même les enfants pré-scolaires ont un accès minimal à *nous*, d'où peut venir cet accès ? Où trouvent-ils les stimulus nécessaires ? Parmi d'autres pistes possibles, nous faisons l'hypothèse que cet accès est ancré dans la grammaire vernaculaire des enfants elle-même, à savoir dans ce que nous appelons une niche syntaxique, c'est-à-dire un contexte syntaxique favorisant l'apparition d'une forme par ailleurs rare voire exclue du reste de la langue.

Les clivées en *c'est* du sujet sont possiblement une telle niche. En effet, ces clivées ont la particularité de favoriser (en tout cas de ne pas exclure) la production des formes *nous* même dans les situations caractéristiques du FV. (3a) est non seulement la variante standard, donc exigée par la norme du FS, mais aussi une forme parmi d'autres du FV, formes indiquées en (3b).

(2) phrase simple (non-clivée) :

a. FS : *nous lisons le plus de livres*

b. FV : *on₄ lit le plus de livres*

(3) phrase clivée en c'est du sujet :

a. FS : *c'est nous qui lisons le plus de livres*

b. FV : *c'est nous {qui lisons/qui lisent/qui lit/qu'on lit} le plus de livres*

Nous présentons enfin un protocole d'enquête que nous mettons actuellement au point pour répondre aux questions ci-dessus, pour le soumettre à la discussion.

Nous présentons ce programme de recherche également avec le souhait de susciter des vocations et des coopérations, puisque nous pensons qu'il mérite d'être déployé à grande échelle.

Références

- Barra Jover, Mario (2013). « Linguistique et école primaire : en quoi l'approche diglossique est-elle la meilleure façon d'apprendre le français "académique" ? » Dans : Massot et Rowlett 2013, pp. 87–108.
- Geckeler, Horst (2004). « Französisch on – eine oder zwei sprachliche Einheiten ? » Dans : Festschrift für Christian Schmitt zum 60. Geburtstag. Sous la dir. d'Alberto Gil et al. T. 2. Frankfurt a. M. : Peter Lang, pp. 3–13.
- Grafström, Åke (1969). « On remplaçant nous en français ». Dans : *Revue de linguistique romane* 33, pp. 270–298.
- Massot, Benjamin et Paul Rowlett, eds. (2013). *Journal of French Language Studies* 23.1 : *L'hypothèse d'une diglossie en France*.
- Muller, Charles (1970). « Emplois personnels de l'indéfini on ». Dans : *Actele celui de-al XII-lea congres international de lingvistică și filologie romanică*. Sous la dir. d'A. Rosetti. T. 1, pp. 435–440.
- (1979). « Sur les emplois personnels de l'indéfini on ». Dans : *Langue française et linguistique quantitative : recueil d'articles*. Genève : Slatkine, pp. 65–72.
- Pasqué, Charlotte (2013). « L'utilisation des pronoms on et nous à l'école élémentaire ». Mémoire de master 2 Enseignement. Université Paris 8/Université Paris Est Créteil.
- Söll, Ludwig (1983). « Situer on "nous" en français moderne ». Dans : *Études de grammaire française descriptive*. Sous la dir. de Franz-Josef Hausmann. Heidelberg : Julius Groos Verlag, pp. 7–15.